

Pour Daniel Welzer Lang, l'apprentissage de la virilité a longtemps été le produit d'une socialisation bien spécifique pour les garçons. Aujourd'hui, la domination masculine perd de sa force, et les nouveaux modèles masculins restent à définir.

La construction du masculin



Entretien avec Daniel Welzer Lang

Sociologue, maître de conférences à l'université Toulouse-Le-Mirail, auteur notamment de *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Presses universitaires du Mirail, 2000; *Les hommes aussi changent. Que pensent les hommes des femmes?*, Payot, à paraître en février 2004; avec Gérard Ignasse, *Genre et sexualité*, L'Harmattan, 2003.

Sciences Humaines : Vous êtes l'auteur de nombreuses recherches sur les rapports entre les sexes. Et particulièrement l'un des rares chercheurs à travailler sur le masculin et la virilité. On sait que, traditionnellement, les garçons et les filles sont socialisés différemment. Comment cela se passe-t-il pour les garçons ?

Daniel Welzer Lang : Pour parodier Simone de Beauvoir, on pourrait dire en effet que « l'on ne naît pas homme, on le devient ». L'injonction à la virilité est un code de conduite très puissant dans les représentations et les pratiques sociales des hommes... Dans les travaux que j'ai menés, lorsque l'on demande aux hommes de raconter les événements marquants de leur biographie individuelle, ils parlent beaucoup d'une socialisation masculine qui se fait dans les cours d'école, les clubs de sports, la rue; tous ces lieux dont les garçons s'attribuent l'exclusivité d'usage, ce que j'ai appelé, par référence aux travaux

de Maurice Godelier, « la maison des hommes ».

C'est dans le groupe des pairs que, dès le plus jeune âge, les garçons apprennent qu'ils doivent se différencier des femmes: ne pas se plaindre, apprendre à se battre, apprendre aussi à être les meilleurs... Tout ce qui n'est pas conforme à la conduite virile va être classé comme féminin. Le garçon qui n'y adhère pas va être la risée des petits camarades, exclus du groupe des hommes, souvent violenté. De fait, les hommes vont être socialisés à la violence masculine des plus forts sur les plus faibles. C'est d'ailleurs cette même violence qu'ils vont reproduire par la suite dans le monde du travail, dans le couple... Les ordres de pouvoir masculin (politiques, professionnels, sociaux) reproduisent d'une façon ou d'une autre ces injonctions.

Les travaux du psychologue Christophe Dejours ont bien montré qu'un ouvrier du

bâtiment ne peut pas dire qu'il a peur. Conjurant la peur va consister à surenchérir sur la virilité, ne pas s'attacher à 15 mètres de hauteur par exemple...

Mais l'injonction à la virilité est aussi génératrice de souffrance pour les hommes. Pendant des siècles, les hommes ont dû cacher leur sensibilité, ne pas se plaindre. Pendant la Grande Guerre, relate Emmanuel Reynaud [1], Charles Ardant de Picq, stratège de l'armée, se demandait comment faire aller les hommes à la guerre en chantant ? Il fallait trouver un motif plus fort que la peur de la mort. On l'a trouvé en répandant l'idée que ceux qui ne voulaient pas aller se battre étaient des femmelettes. Mieux valait mourir que de perdre sa virilité... Ce n'est pas un hasard si les premiers groupes d'hommes antisexistes se sont trouvés parmi les objecteurs de conscience ou les insoumis – des hommes qui remettaient en cause l'armée. Le passage par l'armée représentait un rituel collectif d'affirmation de la virilité.

Ce modèle perdure-t-il encore aujourd'hui avec les évolutions sociales que l'on connaît (disparition de l'armée, mixité scolaire, mouvement d'émancipation des femmes) ?

L'ordre viril est lié à la naissance de la société patriarcale et industrielle. Aujourd'hui, le modèle industriel s'est transformé. Avant, le travail faisait l'homme: le travail physique, musculaire, s'accordait au stéréotype de la virilité. Aujourd'hui, machines et robots remplacent la force physique: avoir des bras musclés et des gros doigts par exemple n'est pas forcément un atout pour taper sur les claviers d'ordinateurs. Ces transformations, auxquelles se sont ajoutées la concurrence des femmes et en outre l'augmentation du chômage, font que le



modèle du travailleur, à travers lequel s'affirmait celui de la virilité, s'est délitée.

Mais, comme le dit François de Singly lorsqu'il parle des « *habits neufs de la domination masculine* », il existe une recomposition des formes de domination. Les « grands hommes » qui sont les modèles d'identification masculine sont aujourd'hui les hommes politiques, les médecins, les capitaines d'industrie qui, dans le contexte de l'économie mondialisée, ont le pouvoir de délocaliser et mettre des milliers de personnes au chômage... Or, pour faire partie des grands hommes aujourd'hui, on peut être petit et fluet...

Et dans le couple, comment cela se passe-t-il ?

Dans le couple, on souligne souvent les inégalités entre les deux sexes. Mais il faut prendre en compte les effets de cette socialisation différenciée qu'ont eue dans leur enfance filles et garçons. Par exemple, que se passe-t-il lorsqu'un couple veut partager le travail domestique ? Les femmes s'assimilent « au propre et au ranger » qu'elles « doivent » assurer dans l'espace domestique : si c'est sale chez elle, c'est sale dans leur tête. Donc la femme nettoie avant que cela soit sale. Les hommes se mettent à ranger et à nettoyer quand il y a trop de chaussettes qui traînent, que tout est encombré... La femme a un comportement préventif, l'homme curatif.

Lorsque le couple décide de partager les tâches, les femmes « craquent » souvent avant les hommes... Donc, l'égalité nécessite que chacun, mais aussi chacune, lâche un peu sur ces comportements, ces *habitus* incorporés...

On a souvent une vision moraliste et quasiment ontologique de la domination masculine... Mais en fait ce ne sont que des rapports sociaux, et ils peuvent changer. Hommes et femmes s'adaptent aux situations. Comme la domination masculine n'apporte plus les mêmes privilèges qu'avant, les garçons découvrent quels bénéfices ils peuvent tirer des évolutions actuelles : pouvoir parler de soi, exprimer sa sensibilité et ses émotions... De même que les femmes s'annexent des valeurs d'autonomie et d'affirmation de soi. Pour moi, ces comportements – dits masculins ou féminins – n'ont rien à voir avec le sexe

biologique mais correspondaient à des constructions sociales liées à ce qu'on appelle aujourd'hui le genre.

Vous évoquez aussi l'existence de résistances masculines au changement dans les rapports de sexe, et même, dans certains cas, d'attitudes de « repli viriliste »...

On manque d'outils d'analyse fins et les études sur les hommes sont encore très peu développées. Mais des deux côtés de l'échelle sociale, au niveau des classes les plus riches d'un côté, des plus pauvres de l'autre, il semblerait que l'on assiste à une réification sur des valeurs très sexuées. Des crispations virilistes chez les garçons, des essais de réassurance chez les filles sur des critères esthétiques.

Comme la domination masculine n'apporte plus les mêmes privilèges qu'avant, les garçons découvrent quels bénéfices ils peuvent tirer des évolutions actuelles : pouvoir parler de soi, exprimer sa sensibilité et ses émotions...

Pour ma part, mes recherches ont porté sur les jeunes des quartiers populaires. Dans les cités, les filles sont dominées. En même temps, elles se servent de l'école comme d'un tremplin ; ce sont d'ailleurs elles qui règlent les formalités administratives pour leurs pères et leurs frères... Mais, en général, elles cherchent à partir de la cité, de même que de nombreux garçons d'ailleurs, dont on parle moins, qui ne supportent plus les injonctions viriles qui y règnent.

Dans les quartiers restent les garçons qui souvent n'ont pas de travail, ne peuvent pas faire valoir leurs qualités intellectuelles ni physiques. La valorisation par la virilité à laquelle, d'ailleurs, ils ont été socialisés, est

pour eux une sorte d'exutoire. Une partie importante de la culture rap, par exemple, exalte encore des valeurs très virilistes. Quels moyens ont-ils de se prouver qu'ils sont des hommes si ce n'est en utilisant ce à quoi ils peuvent avoir accès : la violence, violence homophobe entre garçons, violence sexiste envers les filles.

Il faudrait ajouter à cela le poids du passé colonial, les dysfonctionnements des modèles d'intégration, la présence de forces intégristes, tout un ensemble de facteurs qui créent ce climat dans lequel le prix à payer pour les filles de ces quartiers qui veulent être libres est, par exemple, les violés collectifs que sont les « tournantes ». Comme d'ailleurs la menace du viol a longtemps été efficace pour empêcher les filles françaises de sortir le soir...

Quel modèle alternatif voyez-vous pour les hommes si les critères de la virilité disparaissent ?

Je pense en fait que dans les pays riches et industrialisés, nous sommes en train de mettre fin à la domination masculine. Aujourd'hui, il existe toute une remise en cause du masculin sans qu'il n'y ait cependant en face ni analyse ni modèle pour voir réellement se dessiner des modèles alternatifs masculins. Les études de genre concernent encore principalement les femmes. Les hommes apparaissent alors comme un groupe naturalisé. Les hommes – progressistes – veulent bien soutenir les femmes dans leur émancipation, mais attention, on ne touche pas aux prérogatives des mâles. Avec la disparition du modèle viril, je pense que l'on va assister à une prolifération de modèles. Comme l'avait analysé Michel Foucault, la sexualité s'est longtemps calquée sur l'alliance. A partir de 1968, on a commencé à opérer une distinction entre faire l'amour et faire des enfants. Aujourd'hui, on est sur une autonomisation et une multiplication des modèles. Elisabeth Badinter, dans *XY* [2], s'inquiétait de la montée du modèle androgyne ; je crois que c'est le contraire qui va se passer. Quand le modèle de la virilité volera en éclat, il va laisser la place à une diversité de modèles masculins et féminins. ■

**PROPOS RECUEILLIS PAR
MARTINE FOURMIER**

Notes

[1] E. Reynaud, *Les Femmes, la violence et l'armée. Essai sur la féminisation des armées*, Fondation pour la défense nationale/La Documentation Française, 1988.

[2] E. Badinter, *XY. De l'identité masculine*, 1992, rééd. LGF, 1998.